

De notre envoyé spécial Jean-Paul Mari

# Egypte : Allah sur tous les fronts

**Entre les intégristes et les maîtres de l'Etat, la partie de bras de fer risque, là aussi, de tourner à l'avantage des premiers**

**C**heveux orange vif, talons aiguilles démesurés, joues blêmes repoudrées d'un rouge outrancier, regard vide, la jeune femme promène son absence sur un trottoir du Caire. Et fait reculer la foule. D'où vient-elle, fantôme en couleur surgi de la poussière sale de la ville, image en creux de l'Occident ? Elle passe. Silence. Il y a du mépris dans les yeux des hommes, du dégoût. Eux jeûnent depuis bien avant l'aube et la fin du jour approche.

La privation sacrée interdit l'eau et la nourriture, le tabac et les femmes. Les yeux fiévreux et la bouche sèche, ils respirent avec peine et parlent peu. Enfin, à l'heure où le soleil caramélise les façades, ils glissent vers le quartier de la mosquée El-Husseïn. Là, loin du vacarme et

de la saleté, ils peuvent — fraîcheur et silence — appuyer leur tête contre les colonnes de marbre et se prosterner sur les tapis épais. Fellahs aux pieds cornés, hommes d'affaires en cravate, mendiants, flics en uniforme : toute l'Egypte fête le ramadan.

Dehors, on a lavé le sol à grande eau. A la terrasse des restaurants, des familles entières attendent, stoïques, devant des montagnes de viande et de brochettes. A 18 h 50, les religieux ont discerné un éclat de lune dans le ciel. « *Allahou akbar !* », le nom de Dieu, répercuté du haut du minaret, prononce la rupture du jeûne : l'*iftar*. Sous les arcades flotte l'odeur mêlée du café turc, du thé à la menthe et de l'anis en grain.

Fête du corps, vorace et glotonne. Fête païenne, même, au bout d'une ruelle dans une petite salle où s'agglutinent deux cents personnes. A l'intérieur, un mauvais micro, des violons, des cymbales et des tambourins : *zakar !* La musique des soufis. Le tabac sucré des narguilés brouille l'esprit. Des femmes voilées de noir fument comme des sapeurs et s'aspergent de lourds parfums. L'argent passe de main en main, en direction de l'orchestre. On ne devrait pas s'adonner à ces transes pendant

le ramadan. Mais la musique va trop fort et, sur leurs chaises, de superbes matrones déhanchent leur plénitude. Elles tournent, l'œil vague et les bras au ciel. Une tempête de voiles noirs, un océan de femmes. « *Avec la charia (loi islamique), elles recevraient le fouet !* », ironise mon voisin. Les tenants d'un islam rigoureux n'apprécient pas du tout les démonstrations d'une Egypte pieuse, certes, mais sensuelle. Ils poussent les femmes à s'envelopper dans leur voile, dénoncent la télévision « *impie* » à la moindre esquisse de baiser et exigent la mort pour ceux qui osent abjurer leur foi. La compagnie nationale aérienne, Egyptair, a renoncé à servir de l'alcool sur ses lignes. Et un grand journal a pu raconter, sans sourire, l'histoire de la poule qui avait pondu un œuf marqué du nom d'Allah.

A l'extrémité des grands boulevards, au sommet d'un tertre dominant la mosquée, la fête foraine laisse place à la Foire du Livre. Chaque année, les ouvrages scientifiques et politiques reculent un peu plus devant les écrits du Coran, la carte postale islamique et les boussoles orientées vers La Mecque. Les fascicules à bas prix dénoncent le mal venu de l'Occident, l'avortement, le sida et « *les diabliesses* »

Etudiants à l'université d'Assiout



blondes porteuses de maladies vénériennes ». La littérature revoit la géographie, la science et l'histoire ; Nasser et Sadate deviennent les « *raïs renégats* » qui ont osé jeter les intégristes de Dieu au cachot.

Ce bras de fer permanent entre fondamentalistes musulmans et l'Etat n'est pas nouveau en Egypte. Il a commencé bien avant l'indépendance. Dès 1928, Hassan el-Banna, instituteur à Ismaïlia, crée la Grande Confrérie des Frères musulmans. Les Frères participent à la lutte nationaliste contre les Britanniques. Le petit instituteur sera assassiné par les sbires du roi Farouk trois ans avant le coup d'Etat de Nasser en 1952. Quand le raïs ouvre la voie de l'indépendance vers le socialisme, il dissout aussitôt les Frères musulmans et les emprisonne. De cette longue mise à l'écart ils sortiront divisés. Une partie reste fidèle au dogme de la Confrérie ; l'autre suit le nouveau leader, Saïd Qotb, qui accuse la société et ses dirigeants du crime le plus grave, celui d'apostasie (abandon de la foi). « *L'islam est devenu étranger dans son propre pays, l'Egypte...* », lance Saïd Qotb, l'intégriste. Il sera exécuté.

Nasser frappait ; Sadate va chercher à séduire et à utiliser. Il encourage les intégristes pour casser la gauche. Mais la paix avec Israël marquera la rupture. Alors Sadate frappera à son tour. Jusqu'à ce jour du 6 octobre 1981 où les caméras de la télévision américaine filmeront son assassinat et le geste de victoire du chef du commando des intégristes du Djihad : « *J'ai tué Pharaon !* » Un nouveau raïs a pris sa place. Sur son chemin, le président Moubarak a retrouvé l'islam. L'islam de la Confrérie des Frères musulmans, fondamentaliste, militant, toujours puissant. L'islam des intégristes, celui des pauvres, violent et radical, assassin de



La prière à la mosquée du Caire



## « Je crois au goût de la fête chez notre peuple. Je crois à la force de la chair. » Alliés à la r

Sadate. Mais aussi maintenant, l'islam des riches et des notables, affairiste et prosélyte, insidieux et terriblement efficace.

« *Ecrivez : nous sommes contre la violence et la haine* », insiste poliment mon hôte, Hassan Gamal, l'un des huit députés des Frères musulmans au parlement égyptien (1). Une ampoule nue éclaire ce dîner chez des Frères musulmans sur un bout de terrasse en ciment coincée entre deux façades aveugles d'un quartier populaire. L'unique mur peint de frais regarde vers La Mecque, mais on peut appeler l'étranger grâce au téléphone blanc portatif posé sur la table. Hassan Gamal offre lui-même la galette et les fruits rafraîchis. A ses côtés, deux frères, un ingénieur, barbe et gallabieh blanche, voix forte et carrure imposante, et un conseiller municipal d'Alexandrie, attentif et silencieux. Il ne parlera qu'une seule fois, pour dénoncer les « *juifs malfaisants* ».

Le député plaisante : « *L'ingénieur peut paraître effrayant de loin, mais de près, avouez qu'il n'a pas l'air si terrible.* » Tous ont connu la prison, tous portent sur le front cette tache sombre et tuméfiée que les bons musulmans se font en se frappant le front sur le sol lors des cinq prières quotidiennes. « *Nous voulons l'instauration de la charia authentique, martèle Hassan Gamal. Le Dieu unique a révélé sa parole par le Coran, la charia est sa loi. L'islam*

*unifie et englobe tout. Il est la solution à tous les maux.* » La crise économique fait trembler le pays ; les revenus des travailleurs égyptiens émigrés dans les pays du Golfe s'effondrent ; le canal de Suez est paralysé par la guerre Iran-Irak ; les touristes apeurés boudent les Pyramides et les pétrodollars sont en chute libre... La prospérité économique ? L'indépendance ? La justice et l'égalité ? La charia, la charia, la charia, répondent sans faiblir vos interlocuteurs. Par quel miracle ? « *La loi d'essence divine ne peut pas se tromper.* »

Plus que la main coupée et l'adultère lapidés qui effraient tant l'Occident, la charia abolira la séparation sacrilège entre le religieux et le politique : « *Nous voulons l'Etat islamique.* » Sadate avait fait adopter un texte établissant que l'islam est la source principale d'inspiration de la loi égyptienne, mais l'Assemblée a jusqu'ici repoussé la charia. Les Frères musulmans préfèrent convaincre dans la légalité ; les intégristes du Djihad ont choisi, eux, la clandestinité et la force. « *C'est la même direction par un autre chemin.* » Silence. Moins politique, l'ingénieur tranche : « *Tous les musulmans d'Egypte forment les bataillons d'une seule armée. A Assiout, le Djihad remplit son rôle.* »

Le Caire-Assiout : la ligne de chemin de fer qui mène au bastion intégriste suit fidèlement

le cours du Nil. Accrochés au fil de l'eau, cinquante millions d'habitants, un million de plus tous les dix mois, luttent pour leur survie.

Au Sud, Assiout ouvre la porte de la Haute-Egypte. Etrange région où chaque homme se doit de posséder une arme. Tout le monde ici connaît le village d'Abnoub comme une plaque tournante du commerce de haschisch et du trafic d'armes. A El-Badari, les habitants cachent des mitraillettes et des mitrailleuses lourdes et on tire parfois la nuit dans les rues pour intimider les adversaires de vendettas éternelles. A la mort de Sadate, les hommes du Djihad ont massacré une soixantaine de policiers. Dans les locaux de la Sûreté, un commando a décapité l'officier en chef, puis il est reparti en laissant sa tête posée sur le bureau.

Progressivement, l'agitation a gagné les campus où cinquante mille étudiants apprennent par cœur des polycopiés en attendant un emploi de fonctionnaire. Evanouis, le panarabisme de Nasser, le libéralisme de Sadate ! Les idéologies ont vécu. L'avenir ? L'avenir du jeune Egyptien se résume à un salaire de crève-la-faim — moins de cinq cents francs par mois —, l'obligation de trouver un second travail — plombier ou taxi — ou de se laisser corrompre par les bakchichs. Dix ans d'économies acharnées pour ramasser le prix exorbitant du moindre pas de porte, de l'appartement

indispensable au mariage. Dix ans à traîner en gallabieh, sans argent et sans femme.

La magie de l'islam, elle, transforme les contraintes en vertus. Ici, à Assiout, les premiers troubles sont apparus avec la libération des inculpés du Djihad. Les « barbus » ont réintégré les campus. Dès l'automne dernier, les *djamaat islamiya* (rassemblements islamiques) ont enlevé les élections universitaires. Ils ont aussitôt supprimé le cinéma, les concerts, les fêtes et les voyages mixtes pour les remplacer par des expositions islamiques. On distribue maintenant les écrits de Saïd Qotb et des posters d'un monde en flammes couvert d'étoiles de David et de croix brisées. En février, trois ou quatre adolescents se sont fait poignarder sur le campus. Leur crime ? Parler à une fille en public. Tout le monde connaît les coupables mais personne n'ose parler. Les intégristes imposent leur loi.

Au centre de la ville, la mosquée et l'église, deux constructions de forme et de hauteur identiques, symbolisent le face-à-face historique des deux communautés rivales. Assiout compte 40 % de coptes, la plus forte communauté non musulmane d'Égypte. Mais les chrétiens cachent maintenant leur croix sous leur chemise et les commerçants coptes ont fait disparaître les portraits de leur pape, Chenouda III, depuis que les islamistes occupent la mosquée d'Algamia al-Chreya. L'un d'eux avait l'habitude d'écouter de la musique religieuse. Les intégristes lui ont défoncé la bouche à coups de barre de fer.

« Nous pouvons prendre n'importe quelle mosquée à Assiout », prétend Osama Rouchdy, leader des *djaamat islamiya*. Osama, surnommé l'Emir, parcourt les campus à vélomoteur. Il est sur tous les fronts et discute

## L'Égypte en chiffres

- 50 millions d'habitants, 2,7 % de croissance annuelle, 3 % de terres cultivables.
- Inflation : 20 %.
- Estimation du revenu pour 1986 :
  - 3 millions d'expatriés, revenu en forte baisse, moins de 3 milliards de dollars.
  - Canal de Suez : 500 millions de dollars (en baisse) ; tourisme : 900 millions (en baisse) ; pétrole : 1,6 milliard (en baisse).
  - Estimation du manque à gagner pour 1986 : entre 2 et 4 milliards de dollars.
- Dette extérieure 1986 : 31 milliards de dollars ; service de la dette : 3 milliards de dollars.

crise économique, le vent islamique souffle sur l'Égypte. Aucun parti politique, aucun leader ne peut aujourd'hui s'opposer ouvertement à la loi du Coran. « *Devant cette montée des profondeurs, le gouvernement est condamné à une sorte de surenchère. Pour isoler les intégristes du Djihad, pour leur couper l'herbe sous les pieds, l'Etat doit jouer la récupération maximale* », explique Mohamed Sid Ahmed. Pour récupérer cette poussée de l'islam et la légitimité d'essence divine qu'il confère, le gouvernement est condamné à faire le grand écart entre le politique et le religieux. Il doit sans cesse donner des preuves dans ses discours, dans ses journaux ou à la télévision.

Le cheikh Charawy apparaît sur tous les écrans du pays à l'heure de la prière. Extraordinaire présence médiatique, humour dévastateur, le sens inné du geste et de la formule, le vieillard de 74 ans plaisante, rit et grimace à l'antenne. Intarissable sur la charia et l'islam, démagogique et terriblement efficace, Cha-

rawy fascine les foules égyptiennes. Ancien professeur d'université sous Nasser, exilé en Arabie Saoudite, il a séduit les princes du royaume. Il en est revenu riche et respecté.

Ce soir, la star, pourtant affaiblie par un mauvais rhume, nous reçoit à minuit dans une des suites de l'hôtel Mena House, face aux Pyramides, le palace le plus cher de la capitale. En période de ramadan, il ne se couche jamais avant 4 heures du matin. L'œil du vieillard pétille de malice. Ces étrangers ne comprennent donc rien à l'islam ! Un exemple ? La polygamie ! Il saisit des prunes (« *les femmes* ») dans une corbeille devant lui, en distribue une à chaque convive présent, jette un regard navré sur les quelques fruits abandonnés sur la table : « *Vous savez, dit-il, que les femmes sont toujours plus nombreuses que les hommes. Votre monogamie les laisse frustrées et délaissées. Voilà pourquoi l'islam, la loi de Dieu, a instauré la polygamie...* ».

Le gag épuisé, le religieux ne fait pas mystère de son modèle : « *Seule l'Arabie Saoudite a instauré l'authentique charia.* »

Le cheikh a trois fils. L'un d'eux, Ahmed El-Charawy, est aujourd'hui le directeur financier de la société Dalaa, un puissant holding de cinquante millions de dollars appartenant à un homme d'affaires saoudien. Le boom économique de l'*infatih* — la politique d'ouverture économique de Sadate — a fait prospérer toute une classe d'hommes d'affaires et de gros négociants. Ils sont conseillés en permanence par des religieux qui décident si les transactions sont en accord avec la charia. Les banques islamiques, créées récemment, contrôlent déjà 5 % du volume d'affaires du secteur bancaire et réalisent... 22 % des bénéfices. Cet « islam du commerce », partisan acharné du secteur privé, avait fui les nationalisations de Nasser pour se réfugier en Arabie Saoudite où ils ont gardé des liens étroits. « *Nos voisins saoudiens ont toujours craint deux choses, confie un haut fonctionnaire du gouvernement égyptien, la montée de la gauche en Égypte et le retour du pays à une position de leadership des pays arabes.* »

A côté du fondamentalisme des Frères musulmans, de l'intégrisme violent du Djihad, l'action de l'« islam du commerce » paraît beaucoup plus silencieuse mais bien plus efficace. « *Nous n'avons jamais été aussi loin d'une Égypte laïque* », constate l'écrivain et politologue Mohamed Sid Ahmed.

A 3 heures du matin, à la mosquée El-Husseïn, le tambour rappelle aux fidèles que la nuit se termine. La place reste bondée comme un plein jour. Des gosses dorment, écartelés de sommeil. On déroule les tapis pour une dernière prière. La foule se gave une dernière fois de thé et de gâteaux, ivre de fatigue et de narguilé. « *Allahou akbar !* » La voix du muezzin se casse dans un dernier cri. Il est 3 h 10, une longue journée de ramadan commence.

Yousri Nasrallah, cinéaste égyptien, a un superbe sourire : « *Je crois à la vulnérabilité de notre peuple, à son goût de la fête... Heureusement ! Je crois à la force de la chair.* »

**JEAN-PAUL MARI** ●

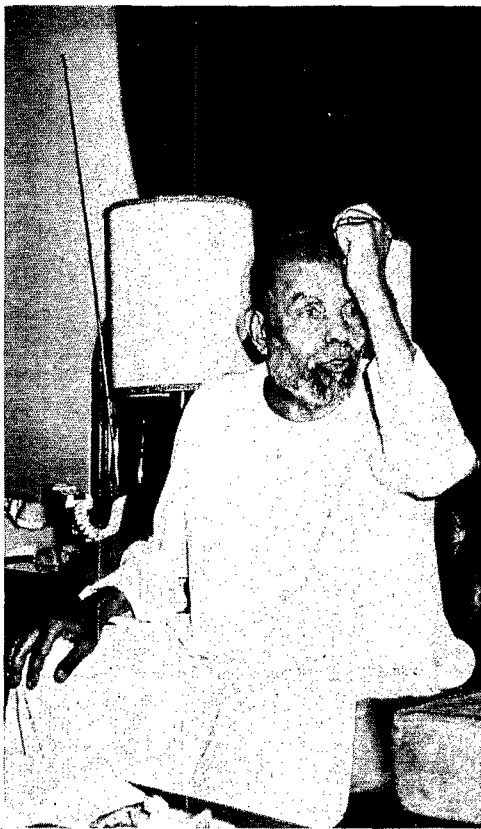
(1) Le parlement égyptien refuse la constitution d'un groupe sur une base exclusivement religieuse. Le groupe des Frères musulmans est donc assimilé au vieux parti libéral d'opposition, le Wafd.

## son, ils peuvent sauver les Égyptiens...

d'égal à égal avec les autorités. L'Emir prépare en ce moment des camps d'été pour cinq cents étudiants de la région ; au programme, idéologie et politique, théorie de la révolution islamique et — mais Osama ne le dit pas — cours d'autodéfense. Il me conduit vers un haut responsable du Djihad d'Assiout, le docteur Hamed Abdou. L'enseignant, assistant à la faculté de médecine, vient de passer trois ans en prison après la mort de Sadate. D'un geste, il oblige la photographe qui m'accompagne à porter le voile.

Le « docteur » déroule la logique intégriste et accuse : « *Pas de différence entre Sadate et Moubarak. Le président actuel est seulement plus faible. Il se fait plus souple pour ne pas finir comme Sadate.* » Leur modèle ? « *L'Iran, bien sûr, et l'Arabie Saoudite. Mais pas la Libye.* » La méthode ? « *Gagner tous les secteurs de la société et étendre notre influence, par la force si besoin est.* » Mais le leader tait ses sources de financement : « *Dieu nous aide !* », et il reconnaît ses limites : « *Il faut attendre que les conditions soient réunies pour ne pas connaître un nouvel échec.* »

En dehors des campus de la Haute-Égypte, le Djihad n'a pas les moyens d'affronter le pouvoir et de le renverser. Tout au plus peut-il espérer, un jour, jouer le rôle de levier pour déstabiliser les institutions. Mais, porté par la



Cheik Charawy